CHAPITRE HUITIEME.

LA VICTOIRE IMPRÉVUE.
HENRI DAVIGNON

Les signes avant-coureurs de l'ébranlement définitif du front allemand, peu de gens les avaient enregistrés. Il fallut, le 6 août 1918, la nomination de Foch au titre de maréchal de France, pour faire présager ce que beaucoup considéraient comme encore fort éloigné, la supériorité enfin acquise de l'initiative alliée. Jusque là le commandement allemand manœuvrait la bataille. Peu s'en était fallu qu'il n'eût atteint l'objet de ses attaques, le percement du front à la charnière des armées française et britannique. Le même jour on apprenait la condamnation de Malvy, ministre perpétuel de l'intérieur à cinq années de bannissement. La dernière offensive ennemie, terminée le 15 juillet, fut suivie presque aussitôt d'une contre-offensive franco-américaine. Dès lors l'avance victorieuse ne s'arrêterait plus. Les incertitudes de l'opinion cédèrent à une attente fiévreuse et comme stupéfaite.

Les innombrables travaux de longue haleine, préparés dans les chancelleries en vue des négociations de paix, perdirent de leur importance. D'académiques ils allaient courir le risque d'avoir à devenir efficients. Leurs auteurs, moins persuadés de leur justesse, s'effrayaient d'avoir à les défendre. Dans l'ombre se profilaient, désavouant la victoire totale, les idéologies inspirées de l'intervention américaine. Dès la capitulation bulgare, ouvrant la route de Vienne, le président Wilson compliqua une situation nette par l'introduction de son vocabulaire équivoque. Les termes de victoire, de défaite, d'armistice prenaient un sens dévié.

Les Belges en exil ne voyaient qu'une chose. L'évacuation de la côte flamande ouvrait le chemin du retour. Eviterait-on une reprise totale du pays par les armes et la destruction de nos villes ? Notre long séjour en Angleterre allait prendre fin. Une mélancolie inexprimable, malgré la joie frénétique, s'attachait à la contemplation des lieux champêtres où nous avions passé ce dernier été. La nature, depuis trois ans, réussissait à combler le vide de la séparation. En ramenant à Londres, au printemps 1916, ma mère et mes sœurs, je m'étais mis en quête d'un lieu plus approprié

à une vie familiale, resserrée par notre deuil.

Après quelques recherches, la chance nous favorisa en me faisant découvrir dans le Hertsforshire, à cinquante minutes en train de la capitale, une délicieuse maison neuve, adossée à des prairies et à des bois, entourée d'un vaste jardin heureusement aménagé. La propriétaire, femme d'un constructeur écossais de bateaux, en me la cédant à bail pour six mois, avait eu cette parole révélatrice :

— Je hais la pensée de ne pas l'habiter moi-même. Nous venons d'en terminer l'aménagement. Mon mari est désigné pour commander un camp de recrutement, mon devoir est de le suivre.

Au bout de huit jours je compris son chagrin. Outre le confort de la maison, le jardin planté de plantes vivaces était conçu pour changer de couleur à chaque stade de l'été. Nous débutâmes par une symphonie en bleu, puis ce fut un concert mordoré, auquel succéda la fanfare pourpre du plein été. L'art des jardiniers britanniques est différent de celui des nôtres qui ne peut se passer de serres. Tout est tiré de la terre. Elle produit une flore robuste étrangère à la forcerie. Le jardinier de Mrs Yarrow, c'était le nom de notre propriétaire, venait comme elle d'Ecosse.

Quand il nous vit fréquenter l'église catholique de Pinner, dont le curé était irlandais, il nous apprit qu'il appartenait lui aussi à une *free church*. Mais je sus que sa religion avérée était l'athéisme ! Tel est le respect britannique pour l'embrigadement religieux, que ses congénères et lui, pour entretenir leur foi au néant, se payaient une manière de prédicant et tenaient séance, le dimanche, dans une grange aménagée en église où l'on prônait la stricte obéissance à la morale naturelle.

Les notes, inscrites dans mes calendriers de 1916 et de 1917 (car nous décidâmes de passer l'hiver et l'été suivant à Pinner), sont faites d'allusions au site, au climat, aux jeux de lumière et d'ombre, aux parfums, aux sentiers découverts à travers la région. Des amis se joignaient à nous, le samedi et le dimanche pour parcourir un pays fait pour la promenade. Comment la littérature n'aurait-elle pas repris ses droits. C'est à *Blythwood*, le nom de la maison, que j'écrivis *Jan Swalue*, première de mes études sentimentales en marge de nos frontières. Après mon roman *Un Belge*, j'avais conçu une série d'esquisses morales mettant en parallèle des cœurs fortement marqués par leur attachement à une communauté nationale. Cela devait faire quatre histoires dont les personnages subiraient dans leur vie le sentiment de l'influence d'une frontière. J'avais commencé par le roman d'un garçon de Bruges, épris d'une Anglaise, amené pour conserver son bonheur à déserter son milieu natal et à s'adapter tant bien que mal à la vie britannique. Le contraire m'avait paru impossible. Le manuscrit de cette nouvelle, écrite en juin 1914 à Langerbrugge, avait été envoyé par moi à la *Revue hebdomadaire*. J'en redemandai le texte à Paris et, en le relisant, je vis que la guerre lui donnait un prolongement, un dénouement imprévus. Ce Jan, devenu à demi anglais par amour, n'avait-il pas aujourd'hui tout profit à se déclarer Belge cent pour cent ? Engagé volontaire, s'il était tué sur l'Yser, sa veuve verrait en lui un être légendaire auquel sa douleur voudrait donner une sorte de réparation ou d'hommage posthume. Je la fis rentrer à Bruges, malgré les hostilités et malgré la dureté de l'occupation. Elle va y mettre au monde le fils de celui qui n'avait pas réussi à la fixer elle-même dans le cadre de sa race. Chacun des chapitres de cette seconde partie (rien ne fut changé à la première), fut écrit le dimanche matin, après la messe, dans le studio de Mrs Yarrow. Quand je repense à

l'ivresse où me plongeait ce premier retour aux Lettres, je ressens jusqu'à la hantise, la part du paysage dans l'exaltation de mon imagination. La femme d'Emile Cammaerts, Tita Brand, traduisit en anglais, au fur et à mesure que je les composais, les chapitres du roman. C'est ainsi que le livre parut d'abord en sa version anglaise, édité par John Lane sous le titre de *The two crossings of Madge Swalue.*

Ma mère, dont l'âme a toujours été si fortement impressionnée par la nature, prétendait retrouver partout des analogies avec nos lointaines Mazures. Elle partait souvent seule, à l'aventure et nous donnait des inquiétudes en oubliant l'heure. Elle ne se retenait point de pénétrer dans les propriétés privées, en dépit de la curieuse menace, traduite par nous littéralement : « les trépassés seront persécutés », *trespassers will be prosecuted.* S'il survenait quelque jardinier, elle excellait à le séduire par des compliments appropriés. J'emmenais moi-même en promenade au hasard des chemins mes enfants, chacun à leur tour. Ils préférèrent venir tous ensemble. Nous avions découvert dans les réserves de Mrs Yarrow une charrette avec timon à même de les contenir tous. Sur les descentes

je m'attelais seul. Sur les montées ils poussaient avec moi la dernière née Jacqueline, qui pour rien au monde ne se serait laissé oublier. Leur grand plaisir était de se former en flèche pour essayer de me traîner à leur tour. Les passants, attendris par la corbeille juvénile, nous souriaient. Nous parlions tous anglais. Malgré le *birth control*, on aime beaucoup en Angleterre les enfants nombreux, comme on aime les fleurs et les oiseaux.

L'automne 1917 nous ramena à Londres, à contre-cœur. L'expérience avait démontré que l'hiver précédent avait été trop fatigant à ceux d'entre nous qui avaient des obligations quotidiennes en ville. Nous bravâmes le danger des raids aériens. Après l'échec complet des zeppelins, les « Gothas » firent plusieurs incursions nocturnes et même de jour. Il me fallut descendre plusieurs fois les enfants dans le sous-sol. Au printemps 1918, sur la suggestion de la duchesse d'Ursel, née Franqueville, dont le mari était attaché militaire adjoint à Londres, nous découvrîmes dans le Kent une maison rustique dans le voisinage de la sienne et de celle qu'occupaient avec les Edmond Carton de Wiart, les André Simonis ; les Marcel de Vinck trouvèrent quelque chose non loin et il y eut ainsi

pendant les derniers mois de l'exil toute une colonie d'amis. La localité s'appelait Sevenoaks. Elle dominait un ensemble de collines crayeuses au pied desquelles s'ouvrait la plaine bocagère du *Weald* en bordure d'une mer invisible. Par certain temps calme nous pouvions percevoir les roulements du canon de la Somme. Aux lieux inconnus je donnai des noms de chez nous. Les analogies avec l'Ardenne me sautaient aux yeux. Une compagne imaginaire me suivait pas à pas dans mes promenades. Je l'appelais déjà Aimée Collinet. Elle était l'héroïne du premier roman que j'écrirais après la guerre. Il est impossible de la comprendre sans ce séjour que nous avons fait ensemble dans une région qui commençait de nous rapatrier.

Sevenoaks est connu par le domaine seigneurial de Knole Park, propriété des barons Sackeville, où séjourna Henri VIII. Comme toujours dans ces petits états héréditaires, l'immense parc est ouvert au public. Un enclos autour du château isole les habitants dans une sorte de « jardin de curé » marqué par le goût italien. Le castel a des parties du XV^e^ et du XVIII^e^ siècles. Depuis plusieurs générations, les droits de succession mangeaient les revenus. La propriétaire du moment une lady Sackeville West, était la femme d'un colonel au front et mère d'une jeune poétesse qui se déclarait socialiste. Elle paraissait fort gênée d'argent. Grâce à la duchesse d'Ursel, elle nous invita à prendre le thé, nous fit visiter le château. Comme nous la complimentions sur le troupeau de daims qui paissait au loin :

— Oui, mais pour en manger un, il me faudrait donner tous les « coupons de viande » d'un mois.

Sa fille épousa un jeune diplomate Harold Nicholson. Il fut chargé, m'a-t-il raconté lui-même, d'accomplir le vœu testamentaire de sa belle-mère. Ce n'était rien autre que de répandre par dessus les flots de la mer, le contenu de l'urne ayant recueilli les cendres funéraires !

Etait-ce le pressentiment de la fin prochaine des hostilités ? Ce dernier été multiplia les contacts entre Belges exilés. Notre petite société de Sevenoaks se retrouvait fréquemment. La légation de Londres, les autorités du Havre, les permissionnaires du front et de l'arrière la grossissait d'apports renouvelés. Gaston de Ramaix, célibataire comme Charles Maskens, tous deux conseillers de légation, Willy de Grunne, Reginald de Croy

venaient régulièrement le dimanche et quelquefois dès le matin. Avec Edmond Carton, je composai une revue que nous interprétâmes avec ma sœur Hélène. On jouait le soir, à des jeux d'esprit, celui des questions et des réponses, renouvelé du Second Empire.

Quelques billets surnagent dans ma mémoire.

« Le style ? L'orthographe de la pensée.

« Le flirt ? un rien dont on voudrait faire quelque chose.

« L'infini ? l'horizon des élus.

« L'humour ? La plume de paon avec laquelle les Anglais essaient de chatouiller une rate rétive.

« Notre meilleur allié ? L'ennemi qui en voulant nous tuer nous enseigne à vivre.

« Un frein ? Une machine utile seulement si elle fonctionne à demi. »

L'évêque anglican de Rochester possède à Sevenoaks une belle résidence. Jeune et actif, celui de ce temps-là devait son élévation à une précoce carrière dans les colonies. Nous n'avons pu juger de son esprit apostolique. Son épouse, aussitôt que la victoire s'annonça, nous fit spontanément visite pour nous féliciter. Elle portait sur toute sa personne l'onction qui passait pour manquer à son expéditif

époux. Si le célibat de nos prêtres les marie avec l'Eglise en les donnant corps et âme au sacerdoce, le mariage des clergymen élargit un rayonnement spirituel qu'ils chercheraient vainement parfois en eux-mêmes...

Après la prise d'Ostende, visitée par nos Souverains en avion, le premier Belge arrivé à Londres fut l'imprimeur Beyaert. Il accourait de Bruges. Partout où il se produisit, sa tête de christ maigre, ses propos volubiles, son lyrisme franco-flamand firent merveille. C'était exactement le Belge à montrer. Déjà les réfugiés s'agitaient. Quand s'occuperait-on de leur retour ? Du Havre rien que des informations incohérentes. La Belgique officielle n'était plus nulle part. Elle n'avait aucune certitude quant à son crédit. Désorganisés par les prétentions wilsionniennes, les alliés travaillaient déjà en ordre dispersé. Avant que le triomphe final ne fût acquis, l'unité morale était rompue.

L'armée belge donna sa mesure en franchissant la ligne Dixmude-Ypres. Le Roi Albert, à la tête d'un groupe d'armées surgissait en vainqueur sur le sol libéré. Ce fut le moment choisi par l'Amirauté britannique pour faire visiter aux parlementaires belges réfugiés en Angleterre la Grande Flotte. Elle avait fait

peu parler d'elle et ces messieurs les députés et sénateurs, constitués en groupe, ne se faisaient pas faute de colporter le bruit de son inaction, de son impuissance. On ne voulait pas qu'ils rentrassent dans leur pays avec l'impression que la maîtrise de la mer était un vain mot. Je fus désigné pour les accompagner, une douzaine, et leur servir de truchement, tandis que le charmant commander Spicer Simpson serait leur cornac.

Le groupe était présidé par le député Begerem, ancien ministre de la justice, un Gantois rogue et engoncé. Il avait naturellement revêtu pour cette démarche officielle sa redingote à revers de soie. A peine parvenus à la hauteur du *Firth of Forth*, en Ecosse, il nous fallut prendre place dans une vedette rapide. Pour échapper au vent assez violent, mon homme s'était coiffé d'une casquette et il s'enveloppa le cou d'un foulard rouge. On avait peine à découvrir le golfe, l'eau était littéralement couverte de navires, coques grises et cheminées fumantes. Une forêt ou une moisson sur pied. Du coup se manifestait la raison pour laquelle la flotte allemande, après un bref contact, où elle avait fait d'ailleurs bonne figure, n'insista point, préférant se fier à la guerre sous-marine. L'amiral Peckenham nous reçut solennellement dans le salon du cuirassé *Lion*, battant son pavillon. Nous déjeunâmes à bord du *Renown*, le tout dernier croiseur construit. Je vis qu'on avait marqué ma place à la droite du capitaine Craig, commandant le navire.

L'ancien ministre était placé à gauche. Le protocole anglais donne la priorité au titre nobiliaire. Comment faire avaler la chose à mon député ? Déjà il faisait la grimace. Je lui soufflai :

— Ne faites pas attention. Dans la marine la place d'honneur est à gauche !

Au cherry le capitaine porta un toast. C'était un Irlandais, fougueux et sensible. Begerem ne comprit pas un mot de ce qu'il dit. Cela ne le retint point, levé à son tour, de répondre comme suit :

— Ainsi que vous venez de le dire si justement, monsieur l'Amiral, la Belgique est fière d'avoir sauvé le monde...

Passés sur un croiseur léger la *Galatea*, on nous offre de descendre aux chambres ardentes. Pour arriver aux chaudières en pleine activité, il faut s'engouffrer par une échelle dans le goulot de la soufflerie. Les basques de la redingote de notre ancien ministre se refusent à la compression nécessaire. Elles

remontent avec des claquements de drapeau et font autour du chef coiffé de la casquette et du mouchoir rouge des effets à la Loïe Fuller. Il faut enfoncer le tout par une pression des deux bras. Le soir même, laissant la caravane aux soins de Spicer Simpson, qui la traitait comme si elle ne contenait que de jolies femmes, je reprenais le rapide pour Londres.

La nouvelle de l'armistice éclata par un matin de silence. On n'y comptait point de sitôt. Au son du canon annonciateur, je me mis à la fenêtre de mon bureau au 28 Grosvenor Gardens. Le premier signe dans la rue fut l'apparition d'un taxi sur le toit duquel deux *tommies* étaient juchés, munis d'instruments de musique carnavalesque. Bientôt des véhicules analogues surgirent de partout. Au bout d'une heure la cité entière fut pleine d'un flot chaotique et ordonné, roulant des êtres délirants.

Vers midi un homme pénétra dans mon cabinet. Avec une gravité extraordinaire, il me congratula malgré l'invraisemblable de son accoutrement baroque. Il était littéralement couvert par deux drapeaux, cousus ensemble de manière à ne laisser passer que sa tête. Le tricolore belge et l'Union Jack lui

formaient ainsi une sorte de dalmatique, portée avec la dignité d'une toge professorale. Je reconnus le professeur Hamelius de l'université de Liége. Il me déclara :

— J'étais au *British museum* à examiner des manuscrits. J'entends tirer le canon. On me dit : « Ca y est, c'est la paix ». Je prends conscience qu'il me faut faire quelque chose. Je sors et je vais acheter ces drapeaux. On me les a cousus à ma demande. Je les ai revêtus comme un symbole pour venir jusqu'ici. Je ressors et je ne compte pas rentrer avant la nuit.

Cammaerts, à mes côtés, le regarde émerveillé. Que pourrions-nous faire à notre tour ? Pères d'enfants nombreux tous les deux, nous souhaiterions les avoir avec nous et sortir en cortège. Leur pensée nous emplit. Puissent-ils ne jamais connaître à leur tour les angoisses qui nous quittent ! Sans nous être donné le mot nous abandonnons ensemble le bureau et nous nous promènerons tout le reste du jour, côte à côte, parmi les rumeurs folles, de Trafalgar Square à la City.

HENRI DAVIGNON
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

LA PREMIÈRE TOURMENTE
1914 - 1918

ÉDITIONS DURENDAL

TABLE DES CHAPITRES.

Chapitre premier. Le vent dans les arbres 7
Chapitre deuxième. L'ultimatum du 2 août 1914 23
Chapitre troisième. Traversée 47
Chapitre quatrième. La Belgique en Angleterre 61
Chapitre cinquième. En lisant les journaux 79
Chapitre sixième. Ambiance insulaire .. 97
Chapitre septième. Le gouvernement sur un rocher 119
Chapitre huitième. La victoire imprévue 143
Chapitre neuvième. Le difficile retour .. 159
Chapitre dixième. La double illusion ... 175

Imprimé par les Établ. Brepols S. A.
Turnhout (Belgique).